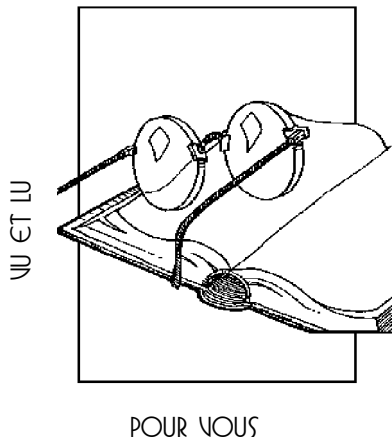


A propos de :  
**«SPORT ET CIVILISATION.  
 LA VIOLENCE MAÎTRISÉE»**

de **NORBERT ELIAS** et  
**Eric DUNNING**

Éd. **FAYARD** . 1994.

par **M.E. GODAR**



Ce livre est un recueil d'articles parus de façon éparse à l'étranger entre 1967 et 1983 et rassemblés dans un ouvrage publié en 1986. Après huit ans parait cette traduction avec une longue introduction de R. Chartier qui situe ce livre dans l'oeuvre de N. Elias, l'un des fondateurs et promoteurs de la sociologie du sport, d'abord plus connu en France pour ses livres importants : La civilisation des moeurs et La dynamique de l'occident qui fondent largement les théories relatives à la genèse du sport comme phénomène particulier apparu dans l'Europe de l'occident industrialisé.

#### Pourquoi rendre compte de ce livre ?

A force de côtoyer le sport, de le pratiquer, de le regarder, de nous défier en lui, d'enseigner des activités qui en sont issues ou qui lui appartiennent, nous croyons si bien le connaître que son existence aujourd'hui semble aller de soi. D'évidence, il fait partie de notre monde, comme un fait, présent, simplement. Les excès, les

corruptions, la violence même, n'en sont que l'envers auquel également nous tendons à nous habituer.

L'intérêt du livre de N. Elias et E. Dunning est de reposer des questions élémentaires : qu'est-ce que le sport ? D'où vient-il ? Quelles fonctions remplit-il aujourd'hui ? Que nous apprend-il de notre société ? et donc de nous mêmes ? Quelles forces internes et externes le font évoluer dans le sens d'une plus grande maîtrise de la violence ? Qu'est-ce qui, malgré cela, conduit ses adeptes ou ses spectateurs, de façon répétitive et aléatoire, à des débordements, des affrontements violents quasi inattendus ?

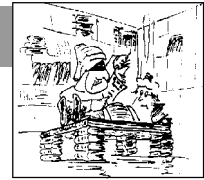
Au fil des chapitres, les auteurs poursuivent un même but : définir et comprendre le sport, son avènement, ses transformations, ses configurations. Pour cela ils considèrent toujours une double dynamique : celle de la société et des individus qui semblent le générer, celle de l'évolution et des transformations de cette société auxquelles il contribue.

#### D'où vient le sport ?

A une conception universalisante qui reconnaît «les sports» dans toutes les cultures et à toutes les époques (antiques, contemporaines, occidentales, exotiques...) les auteurs opposent non sans ambiguïté parfois, le constat d'une discontinuité et distinguent le sport d'autres formes de loisirs et d'affrontements, nous montrant cependant leur filiation avec de grands jeux ruraux, traditionnels ou populaires, que l'on pratiquait au Moyen-Age.

Ces anciens jeux avaient une fonction rituelle, festive. Ils s'adaptèrent au temps social dont ils suivaient les rythmes saisonniers par exemple. Ils opposaient des individus ou des communautés dont les différences étaient préservées ; les participants pouvaient être plusieurs dizaines ou centaines. Les règles étaient définies oralement et susceptibles de changer d'une partie à l'autre. Elles étaient diversement appréciées et suivies puisqu'il n'y avait pas de juge ou arbitre, placé en dehors, ou comme au-dessus du jeu, pour les faire respecter. De ce fait, l'engagement dans l'affrontement, comme au «hurling» par exemple – jeu qui consiste à ramener une balle d'un camp dans un autre, ou d'un village à un village voisin (p.252 et suivantes) – pouvait être d'une extrême violence, et cette brutalité était aussi condition et gage du plaisir que l'on y recherchait.

N. Elias et E. Dunning montrent que parallèlement à l'industrialisation qui consiste en de profondes transformations des moyens de production et des finalités de



celles-ci, à l'urbanisation qui est une modification structurelle et fonctionnelle des manières d'habiter les espaces, il existe un procès de «sportification» des loisirs et des passe-temps qui en modifie profondément l'économie interne et les usages.

La «sportification» est donc contemporaine de la phase récente du procès de civilisation. Rappelons ce que N. Elias entend par là. En bref, il s'agit des nombreuses transformations qui ont conduit les sociétés féodales à s'organiser en Etats-Nations modernes, caractérisés par la centralisation d'une part importante du pouvoir et des pôles de décision, par le monopole du contrôle stable, fort, et relativement impersonnel de la violence et de son exercice légitime, délégués à des institutions telles l'armée ou la police...

Dans ces Etats se créent entre les individus des chaînes d'interdépendance toujours plus grandes et plus complexes, dues à la parcellisation du travail et à la multiplication des fonctions. Elles rendent les individus davantage dépendants les uns des autres, exigeant d'eux un contrôle croissant des émotions et de leur expression, et les amènent à une intériorisation toujours plus forte des normes et des contraintes, aussi bien dans la sphère publique que privée.

C'est l'avènement d'une «conscience» ou d'une «raison» par laquelle l'individu fait sien un dispositif autoritaire, auquel il n'échappe plus, qui guide sa conduite, qui, en cas de désobéissance, répond par le tiraillement de la culpabilité. Une autorité décharnée et invisible, qui tirerait son pouvoir de nulle part, différente ainsi de la peur qu'appelaient les dieux ou du sentiment de honte qu'imprimaient les religions (p.202 et suiv.).

Pour N. Elias et E. Dunning, la clé permettant de comprendre l'apparition du sport moderne est «*la libération contrôlée des émotions*». Et celle-ci ne peut se faire qu'à partir du moment où l'auto-contrôle touche de la même manière tous les aspects du comportement et des activités humaines.

Depuis toujours la plupart des sociétés se donnent les moyens de se protéger contre les tensions et les stress qu'elles génèrent. Ainsi les fêtes dionysiaques chez les Grecs ou le Carnaval dans les communautés chrétiennes médiévales où le déferlement des pulsions et les débordements violents étaient chose courante.

Une société qui s'industrialise et s'urbanise, qui augmente ses contraintes et auto-contraintes doit, elle aussi, créer des dispositifs compensatoires, des «contre-mouvements équilibrateurs» où les individus peuvent relâcher le contrôle sans toutefois mettre en danger la cohésion et l'intégrité des autres. Le procès de civilisation nous explique N. Elias, s'accompagne

d'une diminution progressive du seuil de la violence supportée, vue, tolérée et d'une euphémisation des conduites d'agression.

C'est ainsi que, selon un «*processus aveugle*» c'est-à-dire non planifié à l'avance, l'Angleterre connaît à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle une pacification des classes supérieures qui vont devenir dirigeantes, l'avènement d'un régime parlementaire où les affrontements entre les différentes fractions politiques se font selon des règles communément acceptées, circonscrits dans un espace qui légitime la compétition en vue de la victoire électorale et où le perdant cède sa place sans recours à la violence destructrice.

Ce nouvel «*habitus social*» où les mœurs se pacifient, va se déployer dans d'autres secteurs et notamment celui des loisirs sportifs.

### Qu'est-ce que le sport ?

Les passe-temps nécessitant un effort physique – la chasse, les grands jeux de balle... – vont progressivement acquérir les caractéristiques structurelles des sports. Quelles sont-elles ?

Les sports modernes, sous forme de jeu ou de spectacle, s'approprient des espaces propres et s'y déploient. Ils prennent leurs distances avec les calendriers festifs et religieux pour créer leur propre temporalité qui tient compte de nouvelles contingences sociales. Ils se dotent d'un système de réglementations écrites – qu'ils suscitent et qui les suscitent – et se donnent les moyens de faire respecter ces règles. Celles-ci justement permettent que des pratiques deviennent uniformes et universelles. Elles recherchent, au lieu du maintien des différences naturelles et originelles entre les participants, l'établissement – tout comme au suffrage universel – d'une égalité entre les individus qui, au moment de s'affronter, doivent disposer des mêmes chances de gagner.

Ainsi, nous dit R. Chartier, se développe «*une éthique de la loyauté qui ne sépare pas le désir de victoire du respect des règles et du plaisir du jeu, quelque en soit l'issue*». La réglementation permet, accompagne, encourage la diminution de la violence que l'on peut tolérer lors des affrontements physiques.

Le sport permet donc, dans une société de contraintes et tout en soumettant les individus à un effort d'auto-discipline, d'expérimenter la libération des tensions par le plaisir élevé et l'excitation agréable que procure un affrontement où la peur disparaît, car diminue ou s'efface la menace de blessures ou de mort. Le sport est cette étrange alchimie où «*s'équilibrent des tensions*», c'est-à-dire qu'il se conçoit autant pour engendrer des tensions que pour les contenir et, de ce fait, il est un



dispositif social où le relâchement des tensions peut être autant favorisé que façonné. (p. 218)

En cela, il faut qu'il se soit ligué avec l'imaginaire. N. Elias nous montre que, dans les sports de loisir, il existe des «*tensions mimétiques*» – se rapprochant de l'une des catégories caractéristiques des jeux proposés par R. Caillois (mimicry). Les situations mimétiques, par les affects et les émotions qu'elles suscitent, ne se différencient pas fondamentalement de la vie réelle mais «*elles sont seulement transposées dans une tonalité différente et mélangées à une sorte de délectation*». (p. 107)

Elles sont des occasions de «*ressourcement de l'âme*» (p. 95) dans une vie sociale routinière, ordinaire. Elles sont le complément nécessaire des activités de travail, celles qui requièrent labeur et réflexion. Elles mettent en jeu ou en scène l'individu tourné vers lui-même prioritairement, vers le plaisir et l'agrément qu'il éprouve.

Des loisirs traditionnels où l'engagement physique est fort, brutal, violent, au loisir sportif moderne, c'est donc une transformation profonde de l'économie des énergies pulsionnelles et de celles du psychisme des individus qui s'opère.

### Mais pourquoi alors la violence ?

En effet, comment comprendre les accès de violence qui surgissent, incontrôlés, du spectacle ou de la pratique sportive ?

N. Elias et E. Dunning montrent comment la professionnalisation, la spectacularisation, les exigences de production de performance, les intérêts liés à l'argent, l'investissement symbolique des sports par les nations... peuvent conduire à des ruptures d'équilibre des tensions et faire basculer la violence contrôlée du côté de l'expression sauvage des pulsions. Ainsi constatent-ils, par exemple, l'augmentation d'une «*violence instrumentale*» ou rationnelle, c'est-à-dire celle qui permet au joueur d'atteindre ses fins et donc de gagner, au détriment de «*l'agressivité affective*» plus contenue.

Ailleurs, ils analysent, le phénomène particulier du hooliganisme. Nous le croyons récent. Il apparut en fait avant la première guerre mondiale, pour connaître une accalmie entre les deux guerres, et un essor spectaculaire et menaçant à partir des années 60. Différentes théories sont avancées par les auteurs pour le comprendre. Celle, par exemple, du fonctionnement social des fractions basses et «*dures*» des classes ouvrières britanniques, dont une majorité de hooligans sont issus. Ils adoptent un style agressif et autoritaire. En effet les «*normes de la masculinité*» leur font accorder une grande importance à la capacité de se battre, à la résistance

physique, à la consommation élevée d'alcool, à l'intimidation physique comme éléments constitutifs de leur identité.

L'ouvrage de N. Elias et E. Dunning nous permet de comprendre, sans pourtant répondre à toutes les questions que nous nous posons, comment le sport s'est constitué comme une possibilité de relâchement des tensions et l'expression d'un affrontement euphémisé, où la violence physique soumise à des règles devient socialement acceptable, où nous pouvons en toute bonne conscience et avec l'approbation des autres simuler la lutte jusqu'à l'extrême limite.

Car il s'en faut de peu pour qu'une «*bataille ludique*» ou un «*simulacre de combat*» ne se retourne en drame.

Aujourd'hui dans nos lycées et quartiers la jeunesse parfois s'enflamme et nous voyons resurgir les élans d'un «*ça*» à contrôler et d'un «*moi*» qu'il faut contenir.

Peut-être est-il utile alors, et surtout si, dans une perspective d'éducation des corps, l'on a recours à des activités sportives, d'en méditer la nature, l'usage et les effets.

Marie-Estelle GODAR  
UFR STAPS Strasbourg

